

mène auquel on attribue la destruction des villes de la Pentapole. Ce bassin se prolonge trop loin du côté du sud pour supposer que sa formation soit due à l'événement par lequel Sodome et Gomorrhe furent anéanties ; les récits de la Genèse ne nous paraissent autoriser en aucune manière cette supposition. Cet événement, dont Moïse nous a transmis les principales circonstances, n'a pu influencer ni sur les directions des vallées latérales de Ouadi-él-Ghor, ni sur la formation du point de partage entre les deux mers, ni enfin sur les traits de relief de tout le pays dont les eaux s'écoulent par le sud, vers la mer Morte. Il serait encore plus difficile d'admettre une origine moins ancienne, car une révolution capable de produire une modification aussi considérable n'aurait échappé ni à l'histoire ni aux traditions, et nous ne connaissons rien de semblable dans le passé. La géologie prouve d'ailleurs que les révolutions de cet ordre sont bien antérieures à toute époque historique.

Voilà, messieurs, comment les travaux de M. Bertou, auxquels la Société de géographie s'était associée par ses conseils, ont fourni des documents qui avaient manqué jusqu'alors à la discussion dont nous venons de vous entretenir. Ces travaux ont rendu un véritable service à la science en servant à résoudre une question d'un haut intérêt : ils sont dignes à ce titre de vos éloges comme de vos encouragements.

G. CALLIER.

LETTRE de M. PALÉGOIX, *missionnaire français,*
pro-vicaire de Siam.

Bangkok, le 1^{er} novembre 1837.

MONSIEUR,

Les embarras de deux églises en construction, et le mauvais état de ma santé ont interrompu pendant plus

de deux ans mes relations avec votre honorable Société.

Aujourd'hui j'ai l'honneur de vous transmettre par la voie du séminaire des missions étrangères des documents sur plusieurs villes du royaume de Siam.

Monseigneur Havard, évêque, vicaire apostolique au Tonquin, me prie de vous faire part des observations suivantes : Les cartes de géographie que j'ai entre les mains (dit monseigneur Havard), fourmillent de fautes. « Les unes vous mettent tout le Laos et le Camboge dans ce qu'ils appellent empire d'Annam, expression d'abord fort inexacte, car suivant la langue du pays, il faudrait dire empire Annam, ou mieux Annamite tout simplement, comme on dit empire Birman, et non de Birman.

» En second lieu, Annam ou royaume uni tunquino-cochinchinois, n'est point un empire, mais seulement un royaume vassal du grand empire, c'est-à-dire de la Chine. Le Camboge et le Laos sont bien sous l'influence, tantôt de Siam, tantôt d'Annam, mais ne sont incorporés à aucun de ces États. Aucun de ceux-ci ne les gouverne par des mandarins, préfets ou roitelets nommés par lui. Souvent la Cochinchine et Siam se sont disputés à qui y exercerait le plus d'influence, mais la question n'a jamais été décidée. En tout cas, il faudrait les marquer séparément sur les cartes avec leurs dénominations particulières, sauf aux souverains voisins à s'en disputer la possession selon qu'ils l'entendraient; car on doit faire des cartes indépendantes des événements journaliers et hypothétiques. J'en excepte toutefois la partie de l'ancien Camboge qui s'étend de l'extrémité méridionale jusque vers le 12° degré de latitude N., qui appartient définitivement à Annam.

» En troisième lieu, on place au N. du Laos un pays qu'on appelle Lacthô, ce qui est une faute impardon-

nable, puisque ce Lacthō que j'ai visité l'an dernier est un petit pays sauvage qui ne figure que pour très peu de chose dans la division de Tonquin, et qui est fort éloigné du prétendu Lacthō des cartes. C'est un simple baillage qui répondrait assez bien à un canton de France. En quatrième lieu, dans différentes cartes, et même assez modernes, j'ai vu aussi comprendre Siam et toute la péninsule malaise sous la dénomination d'*empire Birman* : vous sentez combien cette dénomination est fautive. »

A propos du Lacthō, j'observerai à la Société que j'ai eu plusieurs conversations avec le prince de Muan-gnàn qui apportait le tribut au roi de Siam ; je lui ai même donné à examiner la carte que la Société a eu la bonté de m'envoyer, et il m'a assuré qu'au nord des divers États du Laos, il n'y avait point de pays appelé Lacthō, mais un pays assez vaste dont il m'a nommé les principales villes ou petites principautés qui relèvent des Birmans ; il appelle cette nation *Xat-Lu'*, la nation *Lu'* ; et il m'a assuré aussi qu'ils avaient des mœurs et usages différents des Laociens. Quand ce prince reviendra, je prendrai de plus grands renseignements que je vous communiquerai.

Signé J.-B. PALLEGOIX, missionnaire français.

NOTICE géographique sur plusieurs provinces du
royaume de Siam.

(Copie d'une lettre de M. Pallegoix à M. Goubert, ancien professeur,
auteur de plusieurs cartes géographiques).

Bangkok, le 24 janvier 1838.

Vous me parlez, monsieur, du besoin que l'on aurait d'une bonne carte du royaume de Siam et des

pays adjacents; je voudrais avoir plus d'aptitude au dessin que vous me demandez de cette carte; mais voici des données générales pour en avoir une. Les éléments peuvent être pris dans celle de Berghaüs, imprimée à Gotha, en 1832, sous le titre d'*Hintérindien*. On doit la trouver aisément à Paris. Cette carte est très exacte pour les bords de la mer, mais elle est très fautive pour l'intérieur des terres. Il me serait difficile de vous en indiquer toutes les erreurs; je vais vous faire connaître les plus grossières, seulement par les lieux que j'ai parcourus, ou sur lesquels j'ai des renseignements certains.

1° A environ 6 lieues au-dessous de Juthia, le fleuve se divise en deux branches, dont l'une remonte à Juthia, c'est le fleuve proprement dit; l'autre branche, aussi très considérable, se dirige au N.-N.-O., et va se réunir au fleuve à environ 6 lieues au-dessus de Juthia.

2° Les marais appelés Latchado ne sont point un lac, mais un terrain très bas qui est inondé la moitié de l'année, et Talan est une petite ville sur un canal, dont une extrémité aboutit à Ang-tzong, et l'autre à la branche indiquée plus haut (n° 1) vis-à-vis même de Juthia. 3° La rivière Kzonè-Pasak, qui vient du N.-O. de Juthia, doit se prolonger jusqu'à Pachebon (mieux Pitchaboûn), puis jusqu'à La (mieux Mo-Lom). Korat est à une bonne journée de la rivière susdite. 4° Entre cette rivière et la branche du fleuve où est placé Nok-Buri (ou Louyo), au-dessous de Nok-Buri même, commence une chaîne de montagnes dans la direction du N.-N.-E., et Phrabat doit se trouver au sud de Nok-Buri; et de plus le canal où est situé Nok-Buri, passé cette ville, prend la direction N.-N.-O. et rejoint le fleuve à une ville appelée Paknambang Ponsa, à en-

viron 30 lieues au-dessus de Juthia. La position de Nok-Buri n'est pas juste; elle doit être placée à environ 20 lieues de Juthia, direction de N.-N.-E. 5° C'est environ à 2 lieues de Lackhon-Savan que le fleuve se divise en deux branches, dont l'une remonte à Xieng-Mai, et l'autre à Pitsilok.

Comme je vois que tout est erreur dans cette carte pour ce qui est au-dessus de Juthia, je perds courage et ne vous ferai pas d'autre observation; seulement je vais vous indiquer les noms des villes que j'ai parcourues à commencer de l'embouchure du fleuve, indiquant à peu près leur position juste de l'embouchure à Bangkok, 8 lieues direction N.-N.-O. villes : 1° Baknam, mandarin, marché, belles forteresses et bien garnies de canons sur les deux rives du fleuve; au milieu du fleuve, petite île naissante, ornée d'une superbe pagode. 2° Environ à mi-chemin de Bangkok, Pak-lât, mandarin, belles forteresses bien garnies de canons sur les deux rives du fleuve. Là commencent d'immenses jardins qui se prolongent à peu près de 8 lieues au-dessus Bang-kok, jardins arrosés par d'innombrables canaux qui leur donnent une fertilité surprenante. Bangkok, ville royale; avant la ruine de Juthia ce n'était qu'un village. Elle a plus de deux lieues de longueur; elle est coupée par plusieurs canaux, les uns naturels, les autres artificiels. Tout le long de la ville sont rangées sur deux files des milliers de boutiques flottantes sur des radeaux. La cité est une île de forme presque triangulaire, entourée d'épaisses murailles crénelées, et défendues de distance en distance par des tours ou bastions. Ayant d'arriver au palais et sur la rive opposée, on remarque une jolie forteresse bâtie par les Français avant la ruine de Juthia. Le palais

du roi n'a rien de bien distingué, si ce n'est un grand édifice à quatre faces, dont la toiture à quatre étages est surmontée d'une haute pyramide ou flèche dorée qui fait un beau coup d'œil. C'est là que sont gardés les ossements des rois, qu'on broye, et avec lesquels on fait de petites statues qu'on recouvre d'or.

Les pagodes, soit dans la cité, soit hors les murs, sont d'une magnificence vraiment royale et d'une richesse inconcevable; l'or y est employé comme le fer ou le cuivre en France; il y en a une qui est tapissée avec des nattes d'argent, et il s'y trouve une idole faite d'une seule pièce d'émeraude magnifique, qu'un Anglais, qui est ici, estime à 100.000 piastres (environ 500,000 francs). Chacune des pagodes royales ressemble à un superbe palais avec des cours, des jardins, des étangs, de beaux et de nombreux édifices où habitent jusqu'à 8 à 900 talapoins (prêtres) que le roi nourrit lui-même et auxquels il donne une paie tous les mois.

Le commerce est très actif à Bangkok, quoiqu'il n'y vienne pas d'Européens (il ne vient guère que deux ou trois navires européens par année); mais les Maures, les Malais, et surtout les Chinois, viennent en foule s'y disputer les productions abondantes du royaume qu'on y accumule pendant le cours de chaque année. On y trouve tous les objets de commerce provenant de Siam, du Laos et du Camboge, comme fer, plomb, étain, ivoire, riz, sucre, bois de Campêche, planche de Tek, peaux et cornes d'animaux, gomme de Camboge, huile de cocos, sel, gommelaque, poivre, cardamome, etc., etc. Ce qui éloigne les Européens de Bangkok, c'est que le roi, par esprit de défiance, pour qu'ils ne viennent qu'en petit nombre, leur fait payer des droits exorbitants,

tandis que ceux qu'il lève sur les Chinois et autres sont dix fois plus faibles.

La population, qu'on ne peut connaître au juste, puisqu'il ne se fait pas de dénombrement, est estimée généralement à 200,000 âmes, sur quoi environ un tiers de Chinois, un peu plus d'un tiers de Siamois; le reste Malais, Pégouans, Laociens, Cambogiens Annamites. Le nombre des chrétiens ne s'élève pas à 3,000. Depuis quelques années la civilisation s'introduit rapidement dans cette ville, et on aurait de la peine à compter toutes les constructions nouvelles qui se font chaque année. Les habitations sont de trois espèces : les unes en bambous, les autres en planches, et le reste en briques. Des cinq églises chrétiennes, trois sont en briques, et deux autres en bambous, couvertes d'une espèce de roseau, ou plutôt de palmier très bas qui abonde aux environs de Paknam. Le sol de Bangkok paraît être un terreau formé en grande partie de détritux de végétaux, ce qui le rend si fertile; mais à 3 ou 4 pieds de profondeur on rencontre une argile de couleur variée qui, à la profondeur de 2 brasses environ, se trouve mêlée de concrétions ferrugineuses. Le fleuve y a généralement de 40 à 50 pieds de profondeur au milieu de son lit, et les plongeurs m'ont dit que le fond en était d'une argile dure et glissante.

De Bangkok à Juthia il y a environ 16 lieues en ligne droite, mais au moins 20 en suivant les détours du fleuve. A environ 2 lieues N. de Bangkok on rencontre un gros bourg appelé Talat-Kéca, marché; une lieue plus haut Talat-Khouanne, autre gros bourg avec un marché, une longue file de boutiques sur des radeaux; une lieue plus haut, le fleuve forme un grand contour que personne ne suit, et on enfile un petit canal d'une

demi-lieue de long, habité sur les deux rives par une peuplade de Pégouans, occupés uniquement à fabriquer de la poterie assez grossière ; c'est là la ville de Pak-tret, douane.

Au-dessus de Pak-tret, les villages se succèdent sur les deux rives presque sans interruption pendant l'espace de 5 à 6 lieues environ. Enfin on arrive à une ville pégouanne de tout au plus 3,000 âmes, appelée Samkok, dont les habitants font des briques. Là finissent les jardins, et s'ouvre la vue des campagnes immenses qui n'ont d'autres bornes que l'horizon. Deux lieues plus haut on rencontre une île longue d'une lieue. La rive droite du fleuve en montant est garnie de bambous sauvages qui forment une vaste forêt, au milieu de laquelle on trouve beaucoup de ruines, ce qui indique que c'était autrefois une ville ; car la coutume des Siamois est de laisser devenir forêt toutes leurs anciennes villes, comme on le remarque surtout à Juthia et à Louvo.

A une lieue au-dessus de l'île dont j'ai parlé, on rencontre un bourg appelé Bangsi (village du sable), car c'est à peu près là que l'on commence à rencontrer des bancs de sable, douane. Là, le fleuve se divise en deux branches et forme une île de 10 lieues de long ; on remonte à droite, et de là à Juthia il n'y a que des villages assez clair-semés, çà et là de belles pagodes antiques que les ravages du temps n'ont pas encore pu abattre ; on dépasse 4 îles qui se suivent presque, et l'on arrive au village qu'on appelle le Navire versé ; et en effet, quand l'eau est basse, on voit encore au milieu du fleuve le bout de l'énorme mât d'une *somme* chinoise, navire qui s'y trouve englouti depuis plus d'un siècle. A partir de là, en voyant les pyramides des pagodes

noircies par le temps s'élever dans les nues ; des arbres centenaires et majestueux couvrant de leur vaste ombrage des ruines éparses sur les deux rives, on a le pressentiment que l'on approche de cette fameuse cité, autrefois une des plus opulentes de l'Orient.

A moins de tracer un plan, il est impossible de donner une idée de Juthia ou de ses environs, vu la quantité de canaux qui se coupent et s'entrecoupent au point qu'il est facile de s'y égarer. Mais ce qui était proprement dit la cité, est une île de forme à peu près ronde, allongée ; il faut trois bonnes heures pour en faire le tour. J'ai parcouru en tous sens les vastes ruines qui couvrent la surface de cette île ; les plus remarquables sont celles du palais et des pagodes royales, où sont encore des statues colossales de 50 à 60 pieds de haut. L'intérieur est en briques, l'extérieur est d'airain, épais de plus de deux doigts. Dans une de ces pagodes on trouve un dieu dormant, d'environ 100 pieds de longueur. Les murailles sont toutes bouleversées, et cet immense monceau de ruines est recouvert de broussailles impénétrables, et ombragé par d'antiques peupliers d'Inde, asile des chats-huants et des vautours. Ces ruines recèlent des trésors immenses ; c'est une mine intarissable pour la cupidité des fouilleurs qui abondent. La nouvelle ville est tout autour de l'ancienne cité. On estime les habitants à 50,000, Siamois, Chinois, Laociens et Malais. Autrefois le fleuve y était profond ; des navires de toute nation venaient ancrer sous les murs de la ville ; mais maintenant les alluvions et les bancs de sable ont envahi même jusqu'au-dessous de Juthia, de sorte que, dans les temps de sécheresse, les barques de moyenne grandeur ont bien de la peine à trouver un passage à travers le sable.

Le sol de Juthia diffère beaucoup de celui de Bangkok : première couche , terre végétale , sablonneuse , épaisse de 5 pieds ; deuxième couche , argile sablonneuse , 3 à 4 pieds ; troisième couche , argile sablonneuse , mêlée de cailloux ferrugineux , épaisse de 3 pieds. L'inondation annuelle rend cette terre extrêmement fertile. C'est ordinairement au commencement de septembre que les eaux se répandent dans les campagnes qu'elles couvrent jusqu'au commencement de novembre ; il y a , année commune , de 2 à 4 pieds d'eau dans cette plaine immense , qui peut être comparée à celle d'Égypte. Le détritûs des plantes et la terre amenée par l'inondation élèvent insensiblement cette plaine. Par l'inspection des ruines enfouies dans la terre , je puis poser comme certain que la plaine s'est élevée de plus de 3 pieds dans l'espace de cent ans (1).

Au sortir de Juthia , en remontant la principale branche du Ménam , on arrive en deux heures à un village appelé Tuk-Farang , c'est-à-dire édifice européen. Il paraît qu'il y avait là autrefois un village chrétien , composé en partie d'Européens ; et à un demi-quart de lieue de là un village appelé Maha-Phram (grand brachman). Là sont les ruines d'un collège fondé par les évêques français établis à Juthia. A partir de là , les bords du fleuve commencent à s'élever insensiblement et on commence à trouver çà et là des bancs de sable où les barques ont de la peine à passer dans les temps de sécheresse. Il faut savoir qu'à Siam les saisons sont très réglées ; on a environ six mois de pluie , depuis mai jusqu'à la fin d'octobre ; c'est le

(1) Pour rectifier la carte de Siam , voyez l'itinéraire de Juthia à Xainat , inséré dans le Bulletin de la Société de géographie , N° 7 , juillet , 2^e série , tome II , 1834.

temps de l'humidité et des moustiques ; les six autres mois sont un temps délicieux , sans pluie , sans orage , ciel serein , vent sec et frais , nuits superbes.

Sans parler des nombreux villages qu'on rencontre à gauche et à droite , j'arrive à la ville la plus voisine appelée Ang-Thong (urne d'or) (1). Elle n'a guère que 1,500 habitants , mais c'est le siège d'un gouverneur assez puissant. Depuis Juthia à cette ville les rivages se sont élevés insensiblement d'environ 10 pieds de hauteur. Le terrain y est très sablonneux , et on n'y trouve d'argile qu'à la profondeur d'une vingtaine de pieds. A un quart de lieue de là , pagode remarquable par une superbe plantation de manguiers bien alignés. On rencontre ensuite plusieurs villages qui cultivent la canne à sucre dont on évapore le suc , qu'on coule en petits gâteaux ronds. Une fois arrivé au village des Cailoux , les rivages élevés sont couverts de broussailles , et on ne jouit plus que très rarement de la belle vue des campagnes de riz. On remarque aussi , çà et là dans les plaines , d'antiques palmiers comme jetés au hasard et sans alignement. Là , le fleuve est tellement poissonneux , qu'effrayés par le bruit des rames , les poissons sautent souvent dans la barque ; et , pendant la nuit , le bruit qu'ils font à la surface des eaux ressemble assez à celui d'une grosse averse.

De Ang-Thong à Muang-Phrâm (ville des Archange), la distance est à peu près d'une journée de chemin. C'est une ville laocienne et siamoise , bâtie sur les ruines d'une ancienne ville du même nom. J'ai visité ces ruines qui ne consistent qu'en vieilles pagodes ,

(1) Dans l'itinéraire inséré au Bulletin de la Société de géographie , j'avais écrit *hang* , qui signifie queue : c'est une erreur ; il faut écrire *ang*.

et une longue enceinte carrée d'un mur qui est détruit. Ces Laociens amenés en captivité, au nombre d'environ 2,000, obéissent à un gouverneur siamois qui leur fait fabriquer de la chaux pour le service du roi. Environ 5 lieues plus haut, le fleuve forme à droite une branche qui court au sud-est, va baigner les murs de Nok-Bouri (ou Louvo). Un peu au-dessus de cet embranchement est une petite ville appelée Embouchure des Jujubiers. Là se trouve une grande fabrique d'arak; il y a un mandarin chinois pour gouverneur, et la population toute chinoise peut monter à 2,000 âmes. Environ à 5 à 6 lieues plus haut, Muang-In, ville des princes des anges, laocienne et siamoise, d'une longueur interminable; mais les habitations sont assez clair-semées. On évalue le nombre des Laociens à 1,000, et celui des Siamois et Chinois à 2,000. Il y a là une douane et un mandarin siamois. Ils sont laboureurs, et cultivent aussi le bétel et le cotonnier.

Les rivages aux environs sont garnis de forêts de bambous sauvages. Le terrain change d'aspect, il est mêlé de grains de mine de fer en quantité. Les pélicans nagent par troupes dans le fleuve, sans presque s'enfuir à l'aspect du voyageur. A 2 ou 3 lieues au-dessus de Muang-In, est la colline des Trois Rois, qui termine la grande plaine de Siam: elle est bien boisée, et c'est dans les forêts des environs qu'on fabrique, avec la résine d'un arbre très gros et très haut, les torches dont on se sert ici en guise de chandelles. L'inondation annuelle ne s'étend pas ordinairement jusqu'à ces terres élevées. Il arrive cependant, certaines années, que des pluies extraordinaires occasionnent des inondations passagères, quoique le rivage y soit élevé d'environ 50 pieds au-dessus du niveau ordinaire du fleuve.

Xainât (rivage majestueux); cette ville est à 10 lieues environ de Muang-In; j'en évalue les habitants tout au plus à 1,500 Siamois, Chinois et Laociens; ils fabriquent des torches, cultivent le tabac, le bétel et le riz; il y a un gouverneur de la province. A l'extrémité de la ville, grande pagode royale antique, décorée de figures et statues fort curieuses.

De Xainât on a la vue d'une série de collines dont l'une vient aboutir au fleuve même, environ à 10 lieues plus au nord. Si j'en juge par cette dernière, elles sont couvertes d'une espèce de bambou fin et délicat qui sert à une foule d'usages. A partir de là, les deux rives du fleuves sont bordées de forêts, repaire de toutes sortes d'animaux sauvages, entre autres de tigres, éléphants, rhinocéros, buffles sauvages, etc. Les paons y sont très multipliés, et une foule innombrable d'oiseaux aquatiques peuplent ces rivages déserts.

En remontant à près de 15 lieues au-dessus de Xainât, on arrive à Cha-Soung; c'est une ville chinoise placée un peu au-dessus de l'embouchure d'une rivière qui vient du couchant. Il y a là une fabrique d'arak et des forges qui sont en grande activité; dans les environs, il y a des mines d'excellent fer très abondantes, et la fonte provenant de ces forges, non seulement suffit pour l'usage du royaume, mais encore est un objet considérable d'exportation pour les royaumes voisins: habitants chinois et siamois évalués à 3,000. A 12 ou 15 lieues plus haut, petite ville appelée Houa-Dèn, douane, mandarin siamois; rien de remarquable, si ce n'est que le fleuve, resserré par les bancs de sable, coule avec une rapidité effrayante; bande innombrable de pélicans qui pêchent le long des bancs de sable. Lakhôn-Savan (comédie du ciel),

petite ville d'environ 2,000 âmes, est à une bonne journée de Houa-dèn; il y a une douane et un mandarin gouverneur de la province; elle est située au bord du fleuve, presque au pied d'une colline, au sommet de laquelle est une jolie pagode. Environ 3 lieues au-dessus de Lakôn-Savân, le fleuve se partage en deux branches; celle à gauche vient de Xieng-Mai; la branche à droite vient de Pitsilok. La jonction de ces deux branches s'appelle Paknam-Phô.

Au couchant, à la distance de 10 lieues, apparaissent majestueusement les montagnes Royales (Khão-Louang), formant une longue chaîne, ayant à peu près la direction N. Prenant à droite, on trouve le fleuve étroit, resserré dans un lit très profond; sur les deux rives règnent de hautes forêts impraticables. Si l'on tire un coup de fusil, les crocodiles mugissent sous les eaux; une espèce de singes qu'on appelle kang poussent des cris effrayants, se répondant les uns aux autres dans toute l'étendue des bois; l'éléphant sauvage fait entendre un cri comparable au tonnerre, et le voyageur est saisi d'effroi. C'est un vrai désert où l'on ne trouve de village que de 10 lieues en 10 lieues, jusqu'à ce que l'on soit arrivé aux environs de Pitsilok. Cette ville, dont la fondation, selon les annales de Siam, remonte à plus de 1,500 ans, fut détruite lors de l'irruption des Birmans. La nouvelle ville est habitée par 5 ou 6,000 Siamois, Chinois, Laociens, dont la principale occupation est de couper les poutres de bois de tek, les disposer en radeaux, et les faire flotter jusqu'à Bangkok. Dans les environs, les Chinois surtout font d'immenses plantations de coton; le tabac y est aussi d'une excellente qualité.

A deux journées au-dessus de Pitsilok, Thâ-it; gros

bourg, partie Siamois, partie Loaciens. C'est comme un entrepôt de sel et autres marchandises qu'on transporte à dos d'éléphant à la capitale du royaume laocien, appelé Muang-Phré, à environ cinq journées dans l'intérieur des terres. J'ai oublié de dire que depuis Lakhôn-Savan jusqu'aux environs de Pitsilok, on ne rencontre point de montagnes. C'est une plaine élevée, couverte de forêts. Mais depuis Pitsilok, le pays devient montagneux. A trois journées au-dessus de Thâ-it est située une petite ville laocienne, appelée Lab-Lé. Là finit le territoire de Siam proprement dit, et commence le royaume laocien, appelé Muang-Nan. J'ajouterai ici une petite description de Nok-Bouri (Louvo ou mieux Lôvô.) que j'ai visité jusqu'à trois fois; enfin, je dirai un mot des autres villes de Siam que je n'ai point visitées, mais sur lesquelles je suis néanmoins à même de donner quelques renseignements.

Lôvô, aujourd'hui Nok-Bouri, est une petite ville d'environ 3,000 âmes; elle a un mandarin, une douane; une fabrique d'arak, plusieurs fours à chaux, des carrières de blanc d'Espagne, d'immenses jardins, des dattiers et autres fruits délicieux. Sa position est très agréable: à l'ouest, ce sont des plaines de riz à perte de vue; à l'est une chaîne de montagnes fort pittoresques au pied desquelles elle est située; une branche du Ménam vient arroser ses antiques murailles fondées sur le roc. La fondation de Nok-Bouri remonte à environ 1,200 ans. C'est là que le voyageur visite avec plaisir l'église et le palais du célèbre mandarin Constance, qui introduisit par son adroite politique une partie de la civilisation européenne dans le royaume de Siam. Si l'on en juge par le grand nombre de pagodes qui ont survécu à la ruine de Lôvô, on

est convaincu que c'était une ville populeuse, riche et puissante. J'y ai vu des tombeaux avec de belles inscriptions, que je crois composées en caractères arméniens, de grandes pagodes antiques et fort curieuses, que je crois avoir appartenu à certaines castes d'Hindous, puisqu'on y voit sur une espèce d'autel les parties de la génération assez grossièrement travaillées en pierre. Avant la ruine de Juthia, les rois de Siam y faisaient leur résidence pendant l'inondation, et s'y divertissaient surtout à la chasse des éléphants. Dans les environs, il y a plusieurs indices de mines que personne ne songe à exploiter. D'après le dire des habitants, il y a dans les vallées plusieurs puits d'eau limpide où l'on voit briller diverses espèces de pierres précieuses. Dans les montagnes, le gibier de toute sorte y abonde; la rivière et les canaux qui coupent la campagne, fourmillent de poissons, ce qui attire des nuées de pélicans, de canards sauvages et d'autres oiseaux aquatiques, de manière que c'est un pays enchanteur, où règnent la gaieté et l'abondance.

Quant aux autres villes de Siam, je commencerai par énumérer celles qui sont à l'E. 1^o Battanbong : c'est la capitale d'une grande province cambogienne, qui auparavant était seulement tributaire; mais depuis la dernière guerre contre le Camboge, elle paraît être incorporée au royaume de Siam; elle est située sur une petite rivière qui va se décharger à cinq ou six journées de là dans le fleuve du Camboge. La population, y compris la garnison siamoise, peut aller à 5 ou 6,000 habitants, parmi lesquels environ 250 chrétiens avec une église, mais sans prêtre. Cette petite chrétienté relève de la mission de Cochinchine. Depuis deux ans on travaille à entourer la ville de

murailles. Il y a une forteresse assez mal gardée.

2° Korât, capitale d'une grande province, dont le gouverneur a droit de vie et de mort sur ses sujets; elle est située sur un plateau très élevé qui s'incline d'un côté vers le Camboge et de l'autre vers Siam. La population de la ville ne s'élève pas à 7,000 habitants Cabogéens, Laociens et Siamois. On dit que sa situation est très pittoresque; mais pour y arriver, il faut traverser une haute forêt infernale d'environ 10 lieues de largeur, appelée Dong-Phaja-Fai (forêt du Roi du Feu), peut-être parce que la plupart des voyageurs qui la traversent y trouvent la mort.

3° Mouang-Pachim, nouvelle ville que le généralissime siamois a fait bâtir il y a deux ans sur la rivière de Pé-Riou, un peu au-dessus de Bangkok. Il y a forteresse et garnison; mais la ville est peu considérable; 3,000 habitants.

4° Salabouri, petite ville sur la rivière Khoué-Pasak, à une journée et demie de Juthia; douane, gouverneur de la province; dans la ville 2,500 habitants. Cette province produit le meilleur riz de tout le royaume. Les Laociens y sont plus nombreux que les Siamois. C'est à partir de cette ville que commencent des monticules qui s'élèvent graduellement vers l'E. La végétation y est superbe; par l'inspection des rivages, on voit qu'il y a plus de 40 à 50 pieds d'excellente terre végétale.

5° Chantabouri, port de mer, environ 6,000 habitants: Siamois, Chinois, Annamites. Elle est située au pied de hautes montagnes, habitée par une tribu indépendante, qu'on dit composée d'esclaves fugitifs, et qui se gouvernent eux-mêmes par des lois, dit-on, très sévères. On les appelle Xang. Cette tribu, ainsi

qu'une partie du Camboge, viennent commercer avec Chantabouri. Les objets de commerce que l'on apporte de cette ville sont la gomme de Camboge, le cardamome, le bois d'aigle et le poivre, dont les Chinois possèdent de grandes plantations aux environs de la ville. Les montagnes voisines recèlent diverses espèces de pierres précieuses, entre autres des rubis fins, qu'on appelle ici grains de Grenat, et donnent plusieurs indices de mines qu'on n'a pas encore songé à exploiter. Le fruit appelé thourien y est très commun. Une grande partie des habitants s'occupent à la pêche qui est très abondante le long de la côte. Dernièrement, on a construit une grande forteresse à environ 2 lieues au-dessus de Chantabouri, et il s'y est formé comme une nouvelle ville qui prend tous les jours de l'accroissement.

6° A l'ouest, à deux bonnes journées de Bangkok, Ratbouri, ville d'environ 3,000 habitants : Siamois, Chinois, Cambogiens; douane, mandarin, fours à chaux, fabrique d'arak, nombreuses sucreries. C'est surtout de cette province que se tire le beau sucre de Siam, qui fait le principal chargement des sommes chinoises et de quelques navires européens.

7° A trois journées plus haut et sur la même rivière, Kanbouri, ou Pak-Phrek : Siamois, Chinois, Cambogiens, Annamites. Les uns sont occupés à la coupe et au transport du bois de Campêche, les autres au commerce des colonnes pour les maisons; colonnes d'un bois compacte et pesant comparable à celui qu'on connaît en France sous le nom de bois de fer. Cambouri étant la ville frontière du côté de l'ouest, on y a établi une douane rigoureuse. La nation des Kariens habite dans les montagnes voisines; elle est sous la

protection du roi de Siam. On en trouve aussi une autre peuplade bien nombreuse dans une chaîne de montagnes à l'E. , tout près de Pak-Phriô.

Outre les villes que je viens de nommer, il y en a bien d'autres encore, mais sur lesquelles je n'ai aucun renseignement certain à vous donner.

Veillez remettre l'inclose à la Société de Géographie avec laquelle j'ai l'honneur de me trouver en rapport, et la prier de me continuer l'envoi de ses Bulletins, dont la réception annuelle m'est infiniment agréable. Vous donnerez en même temps à cette honorable Société une copie de la présente.

Signé J.-B. PALLEGOIX.

EXPÉDITION de L'ASTROLABE et de LA ZÉLÉE pour un voyage
d'exploration au Pôle sud et dans l'Océanie.

(Lettre de M. le capitaine DUMONT D'URVILLE, commandant de
l'expédition, à M. le Ministre de la marine.)

MONSIEUR LE MINISTRE,

En attendant que je puisse vous adresser le rapport détaillé de toutes nos opérations dans les parages antarctiques, je m'empresse de vous annoncer l'arrivée des corvettes *l'Astrolabe* et *la Zélée* sur la rade de la Conception, où elles se trouvent maintenant au mouillage. Après avoir employé près d'un mois, dans le détroit de Magellan, aux travaux hydrographiques, aux observations de physique et d'histoire naturelle, nous quittâmes le 8 janvier ce fameux canal, et, favorisés par un beau temps et un bon vent, dans les journées